
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>

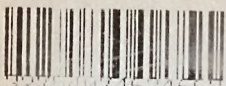


This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

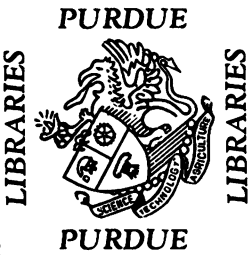
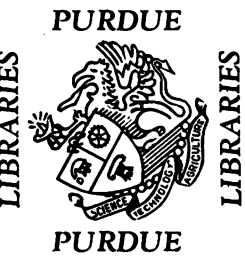
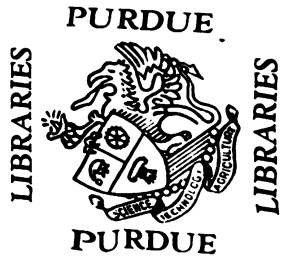
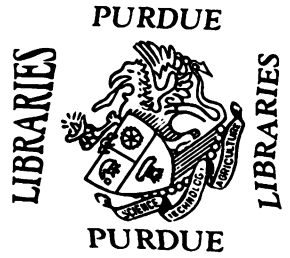
GoogleTM books

<https://books.google.com>





02744074624663



63a
10.10

M.H.R.A.

ANNUAL BULLETIN OF THE MODERN
HUMANITIES RESEARCH ASSOCIATION

Edited by

WILLIAM ATKINSON

No. 10

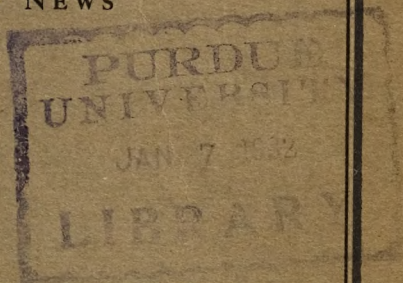
PRICE ONE SHILLING

NOVEMBER, 1931

CONTENTS

PRESIDENTIAL ADDRESS GIVEN IN LONDON,
OCTOBER 31, 1931

NOTES AND NEWS



Subscriptions to the "Modern Language Review" for 1932 (members, 15s. ; non-members, 25s.), payable in advance, are now due, and should be sent to the Hon. Treasurer, M.H.R.A., Armstrong College, Newcastle-on-Tyne.

Particulars of the Association, its work and publications, will be found inside the front cover.

MODERN HUMANITIES RESEARCH ASSOCIATION

MEMBERSHIP. Membership is open to graduates of all Universities, British and Foreign; to other persons, at the discretion of the Committee; and to approved institutions and associations. The minimum annual subscription is 7s. 6d., and should be paid to the Hon. Treasurer, Prof. C. M. Girdlestone, Armstrong College, Newcastle-on-Tyne. A single payment of £5 5s. entitles to life membership. The Association is federated to the Modern Language Associations of England and America, and any member may join the American Association by paying the reduced subscription of \$3.75 through its Hon. Treasurer.

CAPITAL FUND. It is particularly desired to draw the attention of members to the Capital Fund, founded to enable the Association to carry into effect some of its most urgent schemes. The Committee appeals to all members who have not yet done so to make a special contribution, large or small, to this Fund.

THE MODERN LANGUAGE REVIEW, published for the Association in January, April, July, and October, is supplied to members at an annual subscription, *payable in advance* through the Hon. Treasurer, of 15s. (\$3.75) post free. To other persons and institutions the annual subscription is 25s. net post free, single numbers costing 7s. net; this subscription may be sent to any bookseller or to the Cambridge University Press, Fetter Lane, London, E. C. 4. The Index to Vols. XI.-XX. (5s. net) is a valuable book of reference.

BIBLIOGRAPHY OF ENGLISH LANGUAGE AND LITERATURE. The issue for 1930, 7s. 6d. to non-members, can now be ordered through any bookseller. Members order through the Hon. Treasurer, M.H.R.A. (4s. 6d. post free).

THE YEAR'S WORK IN MODERN LANGUAGE STUDIES. Vol. I. (1929-30); Vol. II. (1930-31), ready December. See announcement on back cover.

OTHER INFORMATION. A prospectus of the M.H.R.A. and any other information required may be obtained from the Hon. Secretary, William Atkinson, Esq., Armstrong College, Newcastle-upon-Tyne.

M.H.R.A. is issued once yearly, and distributed free of charge to members of the Modern Humanities Research Association, the price to others being 1s. All communications respecting it should be addressed to the Hon. Secretary.

Telegrams: "Billing, Guildford."

Telephone: 21 Guildford.

ESTABLISHED

1888

BILLING & SONS

LIMITED

Printers of Editions de Luxe;
Illustrated, Antiquarian, and
Oriental Publications; School
Books; Magazines; and General
Literature

Specialities:

FOREIGN LANGUAGES AND MUSIC
COLOUR PRINTING & BOOKBINDING

LONDON PRINTING WORKS
GUILDFORD, SURREY

And at THE ROYAL MILLS
ESHER, SURREY

QUELQUES-UNS DE NOS PRÉFÉRÉS ANGLO-FRANÇAIS

THE PRESIDENTIAL ADDRESS FOR 1931

BY PROFESSOR FERNAND BALDENSBERGER

PERMETTEZ-MOI, en remerciant la Modern Humanities Research Association du grand honneur qu'elle m'a fait cette année, d'en reporter tout le mérite sur la discipline que j'ai toujours tâché de servir, et qui, même aujourd'hui, s'impose à des esprits toujours plus nombreux. Combien de travailleurs font d'excellente "littérature comparée" sans avoir besoin de la nommer ! Combien d'explorateurs superficiels, au contraire, pourraient être renvoyés à nos études pour comprendre qu'on ne les a pas attendus pour scruter ces mutuelles énigmes : le fonds collectif des peuples et des races, présent à quelque degré chez ses représentants, manifesté plus ou moins authentiquement dans les créations de l'esprit, et perpétuellement offert à des estimations réciproques !

C'est, en somme, le résidu commun de toutes ces approximations qui constituerait les *humanités modernes*—combinaison des *humanités anciennes* avec des nuances nouvelles—dans leur substance profonde. Il s'y ajouterait toute la variété des particularités nationales, dans la mesure où celles-ci semblent recevables à la conscience du reste de l'humanité. Bilan complexe sans doute, mais que l'on peut croire en train de se dégager du chaos actuel des apparences mondiales.

Y a-t-il, du point de vue même des "humanités modernes," un épisode plus émouvant dans l'histoire de la civilisation, du goût, du développement des genres littéraires, que la mutuelle découverte de l'Angleterre et de la France après 1715 ? Plus éclatantes assurément ont été d'autres initiations du même ordre : mais quand l'italianisme frayait la voie au néo-classicisme, l'humanisme avait préparé les communs sentiers ; quand des prestiges nordiques, trois siècles plus tard, s'opposaient à la tradition méditerranéenne, une sorte de désaffection et de lassitude, chez beaucoup de civilisés, donnait des gages à la sombre grandeur d'Ossian et aux lugubres séductions qui l'accompagnaient : là encore, les choses étaient préparées.

Au lieu qu'ici, dans ces interprétations nouvelles de la France

pour l'Angleterre et de l'Angleterre pour la France, il y avait la soudaineté d'un viatique improvisé pour la marche en avant des "humanités modernes." Celles-ci pourraient se ceindre les reins pour une nouvelle étape, puisque, grâce au cosmopolitisme intellectuel du xviii^e siècle qui allait résulter de ce commerce rafraîchi, des curiosités sociales, scientifiques, philosophiques, psychologiques, à peu près interdites au xvii^e, devaient trouver désormais leur expression. "Humanités modernes" tellement fières, à certains moments, de leur richesse et de leur éclat, qu'on discerne fort bien, vers la fin du xviii^e siècle, la présomption qui, pour un peu, jetterait par-dessus bord les vieilles humanités et admettrait presque le remplacement du vieux terme *humaniste* par celui d'*humanitaire* !

La Manche ayant fait office de rigoureux fossé entre Angleterre et France, les guerres ayant ajouté leurs sévères démarcations à l'hostilité des principes et des dogmes, il est certain qu'après 1715 une "île inconnue" s'offrait à l'investigation des nôtres ; un fragment dédaigné du continent appelait l'attention des vôtres. Était-il possible, était-il désirable de trouver quelques communes mesures entre un peuple à la fois tenace et révolutionnaire—les Anglais—antipapiste jusqu'à la cruauté, indépendant d'humeur jusqu'à l'*humour*, indifférent aux codes littéraires jusqu'à l'apparente anarchie, soucieux de sciences appliquées et d'empirisme bien plus que de logique mentale — et une nation catholique jusqu'à révoquer des Edits de tolérance, soumise à sa royauté jusqu'à l'assujettissement civique, déferente aux bienséances jusqu'à l'obéissance salonnaire, courbée sous la législation du Parnasse jusqu'à l'abdication du génie devant les règles, férue de logique intellectuelle beaucoup plus que d'observation objective, et laissant des conclusions singulières comme les tourbillons de Descartes ou l'automatisme des bêtes couronner des systèmes d'autant plus satisfaisants pour l'esprit qu'ils étaient contredits par l'expérience ?

Telle est, en gros, la notion respective que pouvaient se faire l'un de l'autre les représentants moyens des deux pays : et je n'ai pas besoin de rappeler tout ce qui, là comme ici, ici comme là, devait offrir des fissures à des infiltrations réconfortantes. Inutile de même d'observer que si l'humanisme moderne a des chances de durée, c'est parce que les deux tendances maîtresses de l'esprit, polarisées souvent par l'effet des circonstances, arrivent presque forcément à se retrouver au contact : je veux dire la tradition et la liberté.

Encore y faut-il, comme à toutes ces émissions d'étincelles, des agents plus ou moins apparents, plus ou moins conscients. Et nos "préférés" sont toujours, en somme, ceux qui ont le mérite

de rompre en visière aux erreurs et aux préjugés courants, au moment où la sempiternelle muraille de Chine semble réédifiée entre deux royaumes de l'esprit.

* * * * *

Voltaire reste, après tout, le plus essentiel de tous ces intermédiaires, et les *Lettres anglaises* n'ont pas cessé, nous le savons, d'être un objet d'étude des deux côtés de la Manche. L'homme qui a dit, "Je crois qu'un Anglais qui a bien vu la France et un Français qui a bien vu l'Angleterre en valent mieux l'un et l'autre," mérite assurément sa place traditionnelle dans une liste illustre. L'homme qui, en pleine guerre, a refusé de commettre ce qu'on appelle, d'un terme un peu ambigu, la "trahison des clercs," mérite qu'on se souvienne de ses beaux vers au maréchal de Richelieu :

Milton, Pope, Swift, Addison,
Ce sage Lock, ce grand Newton
Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps seront rivaux ;
Mais les philosophes sont frères. . . .

Ceci dit, pourquoi faut-il relever, dans les découvertes anglaises de Voltaire, tant d'éléments inquiétants ? Pourquoi le prestige des "milords," qui semble le point de départ de ses sympathies, l'empêchera-t-il d'étendre vraiment sa zone d'investigation ? A part la joie qu'il éprouve à se trouver, dans la Cité, au centre du négoce mondial (et Amsterdam lui avait déjà procuré le même salubre plaisir à la Mandeville), à part ses goguenardes investigations dans la religiosité *quaker*, pourquoi a-t-on l'impression que les lectures sympathiques de Voltaire auraient pu être faites aussi bien en France qu'en Angleterre, aussi bien à la Source chez lord Bolingbroke qu'à Wandsworth chez Falkener, et que la fréquentation des théâtres londoniens ne l'a pas aidé à comprendre Shakespeare, pas plus que l'accueil des maisons de campagne suburbaines ne l'a préparé à goûter la poésie descriptive de Thompson ou les effusions de sir Roger de Coverley dans le *Spectator* ? Swift seul, et Pope dans une mesure moindre, ont vraiment gagné à être personnellement connus de l'agile Français ; l'enthousiasme pour Locke et Newton l'a conduit à déprécier plus que de raison Descartes et Pascal. Surtout, on a l'impression qu'avec toute la curiosité dont Voltaire donne des gages—et l'exhumation des *scrapbooks* encore inédits serait un singulier service rendu à nos études par la Modern Humanities Research Association—ce bourgeois de Paris n'a guère eu la curiosité de pénétrer dans un *home* d'Angleterre et de voir quelles vagues profondes, loin de la libre pensée des milords et de

l'enthousiasme trop manifeste des sectaires, baignait une population prête à accueillir bientôt la sentimentalité de Richardson et le romantisme de Percy. Enfin comment, lui qui toute sa vie fera figure d'anglophile et qui, sur le tard encore, à Ferney, émerveillera ses visiteurs britanniques par ses jurons et ses anecdotes de terroir, comment Voltaire n'a-t-il jamais trouvé moyen de retourner dans cette terre d'élection qu'il se flatte d'avoir découverte ? N'y a-t-il pas eu tout de même, soit dans la religiosité qu'il ne s'attendait plus à trouver dans un pays émancipé, soit dans une réserve plus ou moins puritaine qu'il sentait chez vos ancêtres de l'un et l'autre sexe, une raison de secret désaccord avec votre pays, dont cet auteur n'a jamais su se défaire entièrement pour son compte ?

Je ne saurais dissimuler, à cet égard, la sympathie que j'éprouve pour la plus avisée et la plus délicate des contemporaines de Voltaire transportées en Angleterre, lady Bolingbroke. Cette pensionnaire de Mme de Maintenon devenue d'abord, par son premier mariage, une parente de la favorite, cette élève de Racine (pour les répétitions d'*Esther*) me semble de plus en plus l'intermédiaire idéale entre milieux distingués d'Angleterre et de France dans la première moitié du xviii^e siècle. Quel dommage qu'elle n'ait pas écrit ses *Mémoires* ! Elle non plus ne se pencherait point, sans doute, sur certains aspects de la religiosité anglaise que cependant son premier mariage la préparait à comprendre. Mais, riche ou pauvre, à Dawley ou à Battersea, elle a eu en Angleterre la responsabilité d'un "établissement," des contacts avec gens de service, avec paysans ou fermières. Si bien qu'elle a à la fois le mérite d'avoir été présentée par son mari aux grands lettrés de l'époque et aux personnages officiels comme *a French saint*, d'avoir amadoué Swift et agréé à Gay et à Pope—et d'avoir constaté le vide intellectuel des sociétés de cour, entendu en souriant les *ladies* se quereller sur la préséance, ou agiter leurs grands éventails en disant simplement, mais sans craindre la répétition : " 'Tis very warm ! 'Twas very hot yesterday ! " On sent bien, chez cette souriante exilée, une parfaite perspicacité, même peut-être à l'égard de son orgueilleux époux ; mais comme elle est faite pour comprendre et aimer le beau côté de la médaille : cette spontanéité de tempérament, cette tolérance à l'égard des originalités, ce désir de ne point se payer de mots, qui tranchent sur bien des conventions françaises ! Les mérites de l'Angleterre, elle a mieux fait que de les révéler : elle les a pratiqués à son corps défendant ; et si Bolingbroke, à son lit de mort, lui demandait pardon, dit-on, l'ancienne élève de Saint-Cyr n'avait pas besoin de lui répondre autrement qu'en lui rappelant trente années de vie commune et de tolérable harmonie.

* * * * *

Une fois la brèche faite, rien de plus facile que de continuer à

passer. Les Français vont à la découverte, on le sait, avec une curiosité croissante. Peut-être convient-il de regretter que l'amour-propre français, mortifié par les défaites de la monarchie, ait trop souvent été sur le qui-vive. En attendant l'excès d'anglophilie de tout-à-l'heure, certains de nos ancêtres se croient obligés de défendre des supériorités contestables, comme ce Français que mentionne lord Chesterfield, "qui se trouvant en Angleterre au moment d'une éclipse totale de soleil, assurait les assistants que ce n'était rien, comparé à une éclipse française du même astre." A trente ans de là, on le sait, on trouverait aisément en France que seules les Iles Britanniques sont dignes d'avoir de parfaites obscurités solaires, puisqu'elles possèdent une monarchie parlementaire, des chevaux qui trottent, des parcs à l'anglaise et de profonds penseurs. Mais il faut, dans l'intervalle, que Montesquieu divulgue une imaginaire séparation des pouvoirs, que l'abbé Leblanc, l'abbé Prévost, dix autres écrivains, initient le public français aux particularités insulaires. Il faut que Destouches, Silhouette, Thieriot, Caylus, mille autres visiteurs plus ou moins avisés, prennent contact avec les réalités d'outre-Manche—quelques réalités tout au moins—pour que la petite noblesse et la bourgeoisie françaises aimantent leurs espoirs et leurs désirs du côté de l'Angleterre malgré les différends officiels.

Ces explorateurs étaient-ils toujours en mesure de promouvoir une meilleure connaissance des choses anglaises en France, des choses françaises en Angleterre ? L'honnête homme et le gentleman, si bien faits pour s'entendre, le premier plus intellectuel, le second plus sportif, ont-ils toujours pu se rejoindre ? Cela n'est pas certain, et nous savons qu'il suffit d'un seul fâcheux échantillon pour nuire à toute une cargaison. Je ne suis pas sûr non plus que la tournure d'esprit des Réfugiés qui se réunissaient au Rainbow Coffee House de Fleet Street, ou qui acceptaient de travailler dans le Grub Street des lettres politiques, ait été la plus propre à "arbitrer" les différences entre l'Angleterre et la France. Ils étaient plus intéressés à exacerber l'antipapisme de leurs hôtes qu'à leur faire comprendre que leur propre pays était beaucoup moins intolérant, dans son catholicisme, que ne l'avait été son gouvernement. Et, du reste, la preuve que ces intermédiaires n'éprouvaient pas à *fond* la nécessité d'une explication mutuelle entre esprit britannique et esprit français, n'est-ce pas qu'ils ont à peu près manqué l'occasion de la faire ? Les gazettes de Hollande, les correspondances londoniennes de nos périodiques, les commentaires érudits de livres savants, semblent suffire à ceux d'entre eux qui font tâche intellectuelle. Beaucoup d'autres, on le sait, se sont fondus sans regret dans la bourgeoisie anglaise : leur histoire serait

à faire, mais elle concerne à peine notre sujet. Il ne semble pas même que Louis-Béat de Muralt, disposé (comme il convient à un Bernois et à un futur piétiste) à sacrifier diverses valeurs françaises à des supériorités britanniques, ait mis en équilibre, dans ses *Lettres*, des particularités rivales. La Suisse, surtout la Suisse romane, sera une auxiliaire excellente dans la découverte de l'Angleterre : encore faut-il observer que des raisons de religion, de politique et de finance pesaient quelquefois sur les impressions de certains investigateurs—dès que le prestige de la France était latéralement en cause.

* * * *

Sans doute pourrait-on faire la même remarque à propos des partisans irlandais ou français des Stuarts en France. On ne se doute qu'à peine du fait, constaté par la diplomatie anglaise aussi bien que française, que les deux tiers de l'opinion qui comptait, pendant la Régence et au début du règne personnel de Louis XV, étaient pour le Prétendant et contre les Hanovriens : c'est même certainement sur ce point que porte le principal effort de quelques ambassadeurs britanniques à Paris.

Or les gentilshommes, ecclésiastiques, ou simples partisans britanniques des Stuarts en France et en Lorraine tenaient beaucoup plus à servir leur cause auprès de certains Français que de rapprocher les esprits selon la tendance croissante du siècle.

D'autant plus impressionnants furent, pour l'opinion française d'après 1715, les grands milords voyageurs ou sédentaires qui, du haut de leur livre sterling décidément brouillée avec la livre française, faisaient si grande figure. Leur supériorité même, il est vrai, les empêchait de rendre justice à la véritable civilisation française. Il faudra les Goldsmith et les Sterne pour reprendre contact avec le peuple de France, pour ne pas exagérer la détresse civique de nos populations, pour retrouver, en somme, l'équité de jugement qui inspirait un Addison au cours de son séjour à Blois en 1699 : "Truly by what I have yet seen they are the happiest nation in the world. 'Tis not in the power of want or slavery to make 'em miserable. There is nothing to be met with in the country but mirth and poverty. Every one sings, laughs and starves. Their conversation is generally agreeable ; for if they have any wit or sense, they are sure to show it. They never mend upon a second meeting, but use all the freedom and familiarity at first sight that a long intimacy or abundance of wine can scarce draw from an Englishman. Their women are perfect mistresses in this art of showing themselves to the best advantage."

Cette affabilité, cette humeur communicative, c'est bien là, on le sait, le privilège français que vos aïeux cherchaient à combiner pratiquement avec leurs "solides" vertus, en un temps où l'on

disait qu'un "Anglais qui saurait parler, un Français qui saurait penser, serait l'idéal même de l'essence humaine."

Or, de même que les Français s'exagéraient la liberté de jugement et l'audace de pensée des Anglais, ceux-ci limitaient parfois à l'agrément, à la "bagatelle," à la facilité du commerce en société, les qualités bonnes à rechercher outre-Manche. S'il est vrai que lord Chesterfield et Horace Walpole ont été appelés "les plus essentiellement non-Anglais" du siècle, la contrevaleur française qu'ils demandaient à leurs voisins, et que semblaient garantir Mme de Monconseil ou Mme du Deffand, est parfois de celles qui devaient irriter également puritains, cockneys et "true Britons." Chesterfield ne l'avouait-il pas lorsque, soucieux de réunir dans la personne de son fils "ce qu'il y a de meilleur des deux nations," il écrivait pourtant : "I am sorry to be obliged to confess that my native country is not perhaps the seat of the most perfect good-breeding, though I really believe that it yields to none in hearty and sincere civility"? Le *gentleman* et l'*honnête homme*, que le cours des choses risque de séparer l'un de l'autre, s'efforcent encore de se rejoindre, dirait-on ; mais le premier devient d'autant plus traditionaliste que le second apprend à exercer une critique sociale qu'il s'imagine émanée de l'autre. Et l'on dirait que le jour où s'échangea un dialogue aussi fameux que rapide, les grands arbitrages opérés au début du siècle sont vains : "Si je n'étais Français, dit obligeamment le Parisien, je voudrais être Anglais.—Si je n'étais Anglais, répond obstinément le *country-squire*, je voudrais être Anglais." Au fond, c'est peut-être là ce que persistent à penser Hume et Boswell, aussi bien que Gibbon et Beckford—surtout quand les sympathies françaises pour les "Insurgents" d'Amérique posent derechef, et pour longtemps, la question de l'entente véritable entre les deux pays que la Manche recommence à séparer.

* * * * *

Si bien que, de nouveau, nous avons besoin, vers la fin du siècle, de "préférés" ayant eu le mérite d'empêcher une nouvelle brisure dans la civilisation occidentale. De tous les émigrés français que j'ai jadis accompagnés par la pensée au foyer d'Albion, et aussi, hélas ! au bureau des subventions britanniques ou dans les rangs des "légions" de Jersey ou d'ailleurs, Chateaubriand doit rester l'un de nos préférés : n'a-t-il pas connu, près de la Tamise et près de la sinueuse Waveney, la plus grande détresse et aussi le plus franc bonheur peut-être de sa fiévreuse existence ? Mais tous ses compagnons d'infortune, un La Tournaye comme un abbé Caron, portèrent en définitive témoignage en faveur de deux vertus insulaires : tolérance et charité. De leur côté, les Anglais

demeurés en France par goût, curiosité ou force majeure, ont su faire la part des circonstances révolutionnaires ; et il est plaisant de se dire que si un Montalembert, une Mme de Flahaut représentent le moment venu, sous des formes admissibles le traditionalisme insulaire, une Miss Williams, bientôt une lady Morgan, empêchent pour leur part de croire que la Révolution et l'Empire ont précipité la France dans un désordre jacobin d'où peut sortir la malédiction de l'humanité. Dès son ambassade à Londres, Chateaubriand constate que les préjugés des années voisines de Waterloo commencent à s'atténuer : "l'entente cordiale" ne tardera pas à faire le reste.

Dès lors, nos préférés anglo-français n'ont plus qu'à maintenir, dans l'ordre intellectuel, des relations dont nous connaissons toute l'importance. Que de nuances dans ce commerce de deux nations représentées par leurs élites ! Il nous plaît de rappeler, chez Lamartine, Vigny, Tocqueville, des sympathies expressément confirmées par d'authentiques mariages, chez Stendhal ou Mérimée une désinvolture encouragée par vos *dandies*, chez Guizot, comme il est naturel, des affinités doctrinaires, chez Ph. Chasles, Montégut, Taine, Aug. Filon, une curiosité d'esprit qui ne saurait plus se passer de la production littéraire anglaise. Il nous plaît, inversement, de surprendre Thackeray et H. Reeve, même Trollope, Disraeli et Dickens, en flagrant délit de curiosité parisienne, J. Stuart Mill, Matthew Arnold ou Edmund Gosse en pleines préférences d'intellectualité française, Swinburne, Meredith ou G. Moore en admiration proclamée pour certains de nos auteurs qui n'ont point, nécessairement, de clientèle étendue de ce côté de la Manche. Et ainsi, la tâche même de tout humanisme, à savoir de ne se point fermer aux tendances essentielles de l'esprit humain, d'un esprit supra-national, se trouve accomplie sans trop de peine.

* * * * *

Ce qui dans tous ces cas nous attire, est-il besoin de le répéter, c'est l'espèce de double jeu qui assouplit et enrichit la sensibilité de bons Anglais et de bons Français, dont l'âme s'est trouvée sollicitée par des valeurs complémentaires et par l'attrait d'une heureuse complexité. Je ne sais plus quel théoricien d'Amérique, pour définir l'humour, observait que ce genre de plaisanterie exigeait une circulation *sur deux voies* dans les gares des tempéraments humoristiques. Ce double trafic fait souvent aussi le charme des intermédiaires qu'il nous est agréable de suivre dans leur mission d'arbitrage et de mutuelle intelligence.

A ce sujet, je me permettrai d'exprimer un vœu qui dérive naturellement de cet exposé. Il concerne précisément la meilleure

connaissance que l'histoire littéraire cherche à se donner de "cas" comme ceux qui ont été énumérés ci-dessus, et qui sont sur les franges de l'Angleterre et de la France. Toutes les disciplines qui ont pour objet l'étude d'une *création*, l'histoire littéraire, l'histoire de l'art, l'esthétique, s'efforcent de préciser les liens par lesquels la chose créée se rattache à l'esprit créateur. Cette curiosité justifie seule les indiscretions, quand elles ne sont pas excessives, qui nous transforment souvent de critiques en détectives, et d'appréciateurs du beau en flaireurs de pistes : hommage indirect rendu à l'importance de l'œuvre d'art ; tentative d'explication "causale" où parfois une transcendance et un absolu pourraient être invoqués sans grand profit !

Quoi qu'il en soit, les Archives des Îles Britanniques regorgent encore de documents inédits qui pourraient nous aider à mieux comprendre quelles initiatives méritoires traversaient un Saint-Evremond ou un Desmaizeaux, un Talleyrand ou une Mme de Genlis, quand des destinées variées les amenaient chez vous. Les volumes publiés par la Historical Manuscripts Commission, les répertoires de vos bibliothèques et archives, témoignent de l'existence de trésors inédits qu'il vous serait bien plus facile qu'à nous d'exhumer et de produire au grand jour.

* * * * *

Outre ce vœu, votre président temporaire de cette année vous doit encore un aveu. Ayant eu à faire office, au Congrès d'histoire de Budapest en mai dernier, de porteparoles de la Commission internationale d'Histoire littéraire, il a pris la liberté de dire quelques mots, en anglais, comme Président de la Modern Humanities Research Association : son excuse, c'est qu'en raison de la distance, de la date qui coïncidait avec des services d'examens, nul représentant britannique de l'histoire littéraire n'était présent, alors qu'étaient représentés un grand nombre d'autres pays. Comme un de vos anciens présidents, M. Benedetto Croce, était également présent et ne m'a pas infligé de désaveu, je me permets de croire que vous voudrez bien à votre tour passer condamnation sur les quelques mots que j'ai hasardés en votre nom, et qui tendaient, croyez-le bien, à représenter nos communes études comme un de ces efforts dont a tant besoin le monde des humains pour mettre un peu ses affaires en ordre : "humanités" qui devraient, n'hésitons pas à le dire, aider "l'humanité" à se trouver un peu moins en désarroi.

NOTES AND NEWS

THE Modern Humanities Research Association, founded on June 1, 1918, has now weathered the hazards of thirteen years, and from the smallest of beginnings has attained a membership that spreads over twenty-three countries. It is with peculiar pleasure, therefore, and a sense of fittingness that we record that the office of President for 1931-32 has been accepted by our founder, Professor E. Allison Peers, of Liverpool. Professor Peers' zeal and organizing ability in the cause of modern language study and research are no less noteworthy than his contributions to scholarship in his own field of Spanish literature. His pioneer investigations into Spanish mysticism and romanticism, his tenure of visiting professorships in Madrid and Columbia Universities, and his editorship of the *Bulletin of Spanish Studies* are perhaps sufficient indications of the fruitful energy of one who has the aims of the M.H.R.A. very much at heart.

The chief interest of the past year has been the launching of the Association's new publication, *The Year's Work in Modern Language Studies*. Vol. i., corresponding nominally to the year 1929-30, though in fact covering a decade in many fields, has been enthusiastically reviewed in the press and commended by subscribers, and it is evident that the potential service to scholarship of such a work, appearing regularly, is considerable. Potentialities cannot, unfortunately, secure its continued existence, and the Committee appeals to all members to give that practical and immediate support that alone can justify continuance. They can render a further notable service by seeing that their university, seminar or public library does not lack a work whose reference utility no librarian will call in question. Vol. ii. (1930-31) is now in the press, for publication by the end of December.

. Members have already been apprised of the need for a slight increase in price of the *Year's Work*, to 4s. 6d. to members and 7s. 6d. to non-members, last year's tentative price having been

based on an estimate of costs that came far short of the actual figure and of sales that went far beyond it. This applies also to vol. i. The decision to issue the *Annual Bibliography of English Language and Literature* in future bound in cloth boards similarly to the *Year's Work* will, we think, have been noted with satisfaction. The similar increase in price that this requires is more than offset by the gain in durability in a work of such constant reference. Vol. xi. (1930) is due to appear early in December. The projected reissue of vols. ii. to v. of the *Bibliography* has of necessity been deferred till the volume of demand more nearly approximates to cost. Roughly one hundred further subscribers are needed. The Hon. Secretary will be glad to hear from such at any time.

We chronicle with pleasure, while regretting that the opportunity has not offered till now, the assumption in October, 1930, of the post of sub-secretary for America by Dr. Lyman R. Bradley, of 100, Washington Square East, New York., N.Y. The Association is much indebted to Dr. Bradley for the efficient functioning and expansion of its activities in the United States. Libraries and institutional members in America continue to deal directly with England.

Professor Félix Boillot, of the University, Bristol, who has recently published a book entitled *La Psychologie de la Construction dans la Phrase Française Moderne*, intends to publish another on the psychology of the English language, and would be extremely grateful to any members who would draw his attention to books or articles in which information on the subject might be found. His purpose is to show to what extent the language reflects the character of the race.

We acknowledge with thanks receipt of the following publications :

P.M.L.A., vol. xlv., nos. 3 and 4, 1930 ; vol. xlvi., nos. 1, 2 and 3.

Smith College Studies in Modern Languages, vol. xii., no. 4, July, 1931.

Bulletin of the Shakespeare Association of Japan, no. 1, October, 1930. (The Tsubouchi Memorial Theatre Museum, Waseda University, Tokio.)

NEW MEMBERS, JULY, 1930, TO SEPTEMBER, 1931.

- Adelaide, University of (The Librarian), Adelaide, South Australia.
- Allbright, Mrs. E. K., University of Western Ontario, London, Ont., Canada.
- Armstrong College (The Librarian), Newcastle-upon-Tyne.
- Aron, Professor A. W., University of Illinois, Urbana, Ill., U.S.A.
- Beare, Miss M., Queen's University, Belfast, Ireland.
- Boer, Professor J. de, Sweet Briar College, Sweet Briar, Va., U.S.A.
- Bradley, L. R. (*Sub-Secretary for America*), 100, Washington Square East, New York, N.Y., U.S.A.
- Brook, G. L., Post Office, Shepley, near Huddersfield.
- Closs, A., The University, Bristol.
- Colgate University (The Librarian), Hamilton, Ohio, U.S.A.
- Cunningham, Miss K., Armstrong College, Newcastle-upon-Tyne.
- Dorian, D. C., New Jersey College for Women, Rutgers University, New Brunswick, N.J., U.S.A.
- Eifert, Professor R. A., Concordia College, Oakland, California, U.S.A.
- Fort, J. B., Lycée de Bordeaux, France.
- Fujiwara, Professor Shigeru, Ryojun College of Engineering, Port Arthur, Manchuria.
- Hirai, Koh, 212, Hyakunin-cho, Ohkubo, Tokio, Japan.
- Hopper, Miss G. E., Bradley Polytechnic Institute, Peoria, Ill., U.S.A.
- Kihlbom, A., 11, Gyllenkroks Allé, Lund, Sweden.
- Klaeber, Professor F., 15, Niklasstrasse, Berlin-Zehlendorf West, Germany.
- Lund, Catholic University of (The Librarian), Lund, Sweden.
- MacAndrew, R. M., 127, Oscar Road, Balnagask, Aberdeen, Scotland.
- Mills College (The Librarian), Mills College P.O., California, U.S.A.
- Moore, C. H., Islwyn, 96, Ruabon Road, Wrexham, Wales.
- Pomona College (The Librarian), Claremont, California, U.S.A.
- Pope, J. C., Yale University, New Haven, Conn., U.S.A.

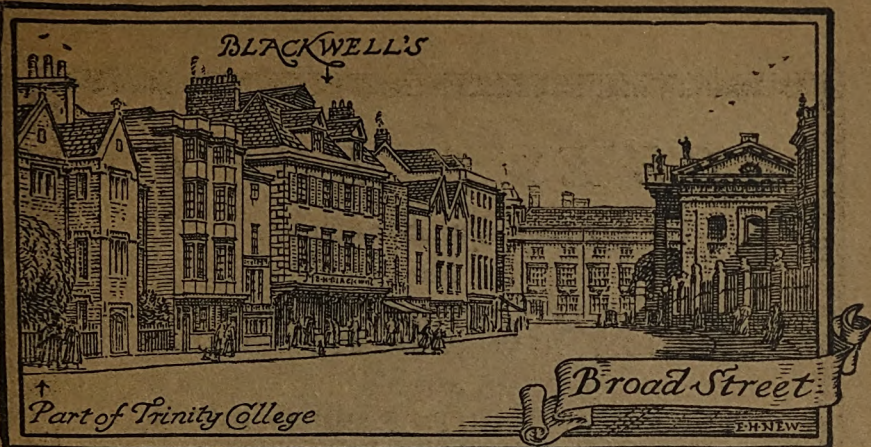
- Sells, Professor A. L., The University, Durham.
 Shipley, J. T., College of the City of New York, New York,
 N.Y., U.S.A.
 Waterhouse, Professor G., Trinity College, Dublin, Ireland.
 Wesleyan University (The Librarian), Olim Library, Middletown,
 Conn., U.S.A.
 Whittle, H. E., University College, Leicester.

CHANGE OF ADDRESS.

- Bazell, C. E., Hill Place, Knaphill, Surrey.
 Craver, A. W., Miami University, Oxford, Ohio, U.S.A.
 Foster, Miss F. M., College of St. Benedict, St. Joseph, Minn.,
 U.S.A.
 Herrick, M. T., Swarthmore College, Swarthmore, Pa., U.S.A.
 Hogrefe, Miss P., Iowa State College, Ames, Iowa, U.S.A.
 Kaufman, Professor P., Atlantic University, Virginia Beach, Va.,
 U.S.A.
 Linthicum, Professor M. C., Hood College, Frederick, Md.,
 U.S.A.
 Mill, Professor A. J., Mount Holyoke, South Hadley, Mass.,
 U.S.A.
 Read, A. W., University of Missouri, Columbia, Missouri, U.S.A.
 Reeser, Miss N., 5401, Ellis Avenue, Chicago, Ill., U.S.A.
 Sullivan, Rev. P. D., St. Stanislaus College, Cleveland, Ohio,
 U.S.A.
 Tuttle, E. H., The Gelhave, 405, Tenth Street, Northeast,
 Washington, D.C., U.S.A.
 Walmsley, C., The Friary, Forest Gate, London, E. 7.

The Hon. Treasurer records with many thanks the following contributions to the Capital Fund:

Professor P. C. Ghosh, 16s. 6d.; Miss D. V. Ives, 5s.; Miss
 M. C. Porter, 4s. 11d.; Miss E. Derham, 4s.; Dr. J. F. Bense,
 4s.; C. E. Bazell, Esq., 2s. 6d.; Professor H. Smith, 1s.
 Total, £1 17s. 11d.



B. H. BLACKWELL LTD. have a Special Department, built up by the care and experience of many years, devoted to the service of Modern Language Students. They have many testimonies to the promptness and efficiency of their service, and to the advantage Students derive from being able to obtain all their wants—Books and Periodicals, English and Foreign—from a single source.

C. Being in direct communication with all Continental publishers, they are in a position to execute promptly orders for Foreign books in all branches of literature.

C. Lists of recent English, French and German publications, as well as our General Catalogues of books on Modern Literature and Philology, will be sent periodically on application.

C. Foreign Books can be supplied in permanent bindings at moderate cost.

C. Special attention is given to the search for books which are out of print and scarce—free of charge. A correspondent writes:

“The collector is under obligation to B. H. Blackwell of Oxford for a genial and resourceful co-operation that has captured many an elusive book and pamphlet.”

C. Address Dept. M.

B. H. BLACKWELL LTD.

50 & 51 BROAD STREET

OXFORD

Tel.: 2217

BOWES & BOWES

University Booksellers

FOR

MODERN LITERATURE, ENGLISH AND
FOREIGN, NEW AND SECOND-HAND

ALSO

SCARCE AND OUT-OF-PRINT BOOKS,
OLD AND RARE EDITIONS

*Special attention paid to the requirements of Research
Workers in all subjects.*

Lists and Catalogues sent gratis on request.

1 and 2, TRINITY ST., CAMBRIDGE, ENGLAND

Telegrams and Cables: BOWES, CAMBRIDGE

Telephone: 408

OXFORD UNIVERSITY PRESS

THE YEAR'S WORK IN MODERN LANGUAGE STUDIES

BY A NUMBER OF SCHOLARS

Edited for the Modern Humanities Research Association by

WILLIAM J. ENTWISTLE

Stevenson Professor of Spanish in the University of Glasgow

Vol. II (1930-31), 7/6 net. Ready December 31

(To members of the M.H.R.A., 4/6 through the Hon. Treasurer.)

The object of this Year Book is to complete the information provided by the *Year's Work in English Studies* and in *Classical Studies* by summarising the results and tendencies of research in Mediæval Latin, Romance (French, Provençal, Italian, Spanish, Portuguese, Catalan, Rumanian), Germanic (German, Dutch), and Celtic (Gaelic, Welsh, Irish) Studies.

"An indispensable volume for every advanced student of modern studies."

JOURNAL OF EDUCATION.

"The specialist will welcome it as a clear, full account of the efforts being made in fields cognate with his own; others will find it a valuable guide in the approach to modern studies."

OXFORD MAGAZINE.

LIBRARIES

PURDUE



LIBRARIES

PURDUE

LIBRARIES

PURDUE



PURDUE

LIBRARIES

PURDUE



LIBRARIES

PURDUE

LIBRARIES

PURDUE



LIBRARIES

PURDUE

LIBRARIES

PURDUE



PURDUE

LIBRARIES

PURDUE



LIBRARIES

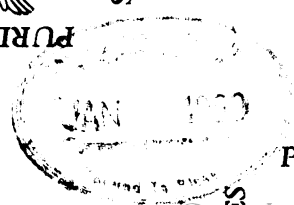
PURDUE

LIBRARIES

PURDUE



LIBRARIES



LIBRARIES

PURDUE



PURDUE

ES

S

Purdue University Libraries



3 2754 074 624 663

PURDUE

PURDUE

LIBRARIES



PURDUE

PURDUE

LIBRARIES



PURDUE

PURDUE

LIBRARIES

LIBRARIES



PURDUE

PURDUE

LIBRARIES



PURDUE

PURDUE

LIBRARIES



PURDUE

PURDUE

ARIES

ARIES



